

—En ce cas, mon enfant, j'ai trouvé un bon moyen pour te fixer plus que jamais à la Bénardière.

—Ce moyen, quel est-il ?

—Un mariage, oui-dà ?

—Vous voulez me marier ! Avec qui ?

—Avec Justine, parbleu ! Est-ce que tu ne trouves pas ma petite Muguette digne de toi ?

—Ah ! si fait.

—Elle est gentille et bonne, n'est-ce pas ?

—Assurément.

—Alors tu consens à devenir son mari ?

Bénédict ne répondit pas.

—J'en ai parlé au père Cazeaux, qui ne demande pas mieux que de vous unir, poursuivit la fermière un peu surprise du père. Devenu notre gendre, tu seras encore plus notre enfant, si c'est possible. Puis, bientôt sans doute, car nous sommes déjà fatigués, nous autres vieux, ta femme et toi, vous nous succéderez dans la direction de la ferme ; nous vous céderons le bail, qui, grâce à ton courage et à la générosité de la marquise d'Aprémont, va devenir vraiment avantageux. Cela te convient-il, mon ami ?

Le jeune homme sourit.

—Ce que vous me proposez là est tout simplement impossible, mère, attendu que ce serait cruel.

—Cruel ! pourquoi ?

—Parce que Justine aime Justin. Parce que Muguette est aimée de Coquelicot.

—Alors donc ! des enfantillages. Ça n'est pas sérieux. Justin n'est qu'un enfant : toi, tu es un homme. Justin est quasiment laid ; toi, tu es beau. Ma fille sera heureuse de t'épouser.

—Si vous lui dites : Je veux que tu sois la femme de Bénédict, il est certain qu'elle y consentira, parce qu'elle est une fille soumise et que d'ailleurs elle ne me déteste pas. Mais, quand à être trop heureuse, ajouta le père en hochant la tête, je crains plutôt qu'elle ne le soit pas même assez.

—Elle serait bien difficile, et je voudrais bien voir ça.

—A quoi bon, mère ? Coquelicot est un digne garçon. Réservons-lui Muguette, et nous ferons plus tard, en les mariant, un bon petit ménage qui nous bénira. Je n'en resterai pas moins à la ferme tant qu'on aura besoin de mes services. Ou si jamais je quitte le pays, c'est que j'y serai contraint par quelque grave nécessité.

Ces dernières paroles furent accoutées avec un ton presque solennel. La fermière ne le remarqua pas. Elle était déçapointée. Cependant elle fit un effort et prit un rire enjoué.

—Bah ! s'écria-t-elle, tes beaux prétextes ne m'en imposent pas ! Je te devine, sornois.

—Vraiment ! vous m'étonnez, mère.

—Tu n'as pas le goût au mariage, voilà la vérité. A ta guise, cher enfant ! Peut-être vaut-il mieux que tu te conserves libre. On ne sait pas ce qui peut advenir. Embrasse-moi encore, et n'en parlons plus.

En ce moment un léger bruit attira leur attention. Ils virent tout près d'eux Muguette et Coquelicot. Coquelicot, le regard exalté, la joue éclatante, poussait Muguette qui paraissait hésiter.

—Tu le veux ? lui dit-elle rapidement.

—Oui ! répondit Justin d'un ton résolu.

Elle s'avança vers le père, et lui tendant la main :

—Si vous voulez m'épouser, Bénédict, répondit-elle, je consens à devenir votre femme.

La mère Cazeaux envisagea sa fille d'un air ébahi.

—Ah ça ! demanda-t-elle, qu'est-ce que cela signifie ? tu n'aime donc pas Justin ?

—Moi ? oh ! si.

—Eh bien ! alors ?...

Coquelicot intervint brusquement.

—Mais elle aime encore mieux Bénédict ! répondit-il avec animation.

—Bénédict se trompe donc quand il croit, comme il le prétendait à l'instant même, que, s'il épousait ma fille, Muguette et toi vous ne seriez pas heureux.

—Il se trompe, c'est sûr ! répliqua de nouveau Justin. Moi, d'abord, j'en serais très-content.

—Et toi, Justine ?

—J'en serais très-contente aussi, ma mère, balbutia l'enfant.

Malgré elle, son attitude protestait un peu.

—Sois donc plus brave ! lui dit tout bas Justin, c'est si beau de se sacrifier !

—Je ne peux pas, murmura Muguette. C'est que je te regrette, vois-tu, Coquelicot.

Le père les considérait l'un et l'autre en souriant.

—Ainsi tu souhaites que je devienne ton mari, Justine ? demanda-t-il.

—Si ça doit vous faire bien plaisir, oui, dit-elle avec un léger soupir.

—Assurément cela me fera bien plaisir, mais à une condition.

—Laquelle ?

—Tu vas me jurer, Muguette, que tu me préfères à Justin.

—Oh ! je ne jurerais pas ça ! répliqua-t-elle vivement.

—Pourquoi ?

—Parce que... parce que...

—Eh ! parce que c'est Coquelicot que tu aimes de tout ton cœur, chère petite ! reprit le père. Parce que c'est lui que tu seras heureuse d'épouser un jour, car tu l'épouseras, je te le promets, n'est-ce pas, mère Cazeaux ?

La fermière fit un signe d'assentiment.

—Moi, d'ailleurs, poursuivit Bénédict dont les yeux devinrent pensifs, je ne songe point à me marier, même avec une bonne et jolie fille comme toi, Muguette. J'ai aussi mes amours, de nobles et pures amours ! et je veux leur rester fidèle longtemps encore... toujours peut-être !

—Et quelles sont ces amours ? demanda curieusement Justine, tandis que la mère Cazeaux écoutait avec une certaine anxiété.

Bénédict ne répondit pas tout de suite, et, chose bizarre ! il tressaillit.

Une douce vision venait de s'offrir subitement à son esprit. Deux fantômes charmants lui étaient apparus comme en un rêve. Il avait vu, dans son imagination, Blanche et la comtesse de Flavigny. La comtesse le considérait avec une mélancolique bonté. Blanche lui adressait un angélique regard. Il ferma les yeux comme s'il avait un éblouissement.

—Eh bien ! insista Muguette, c'est donc un secret, ce que vous aimez tant ?

—Non, répondit enfin le père échappant à la radieuse obsession ; mes amours, chère enfant, sont la science et la solitude.

La jeune paysanne fit une moue expressive, et se tournant vers Coquelicot :

—J'étais bien sûre, dit-elle gaiement, que Bénédict ne pensait pas même à moi.

—J'en suis bien aise, murmura Justin à la fois triste et joyeux ; pourtant je me serais sacrifié de bon cœur !

—Ce sera pour une autre occasion, répondit le père en lui serrant la main.

Le père Cazeaux parut au même instant dans la cour. On alla au-devant de lui et on l'embrassa. Il avait une si belle mine que chacun lui en fit compliment. Il déclara qu'en effet il ne s'était jamais senti plus dispos ni plus gaillard. Il attribua ce renouvellement de force et de santé aux satisfactions qu'il avait eues la veille.

—Oui, c'est à Bénédict que je dois encore cela ! s'écria-t-il.

Cet élan provoqua une vive effusion de tendresse de la part de la mère Cazeaux ; Justin et Justine se mêlèrent à cette ovation de l'amitié ; Castor et Pollux eux-mêmes, stimulés par l'exemple, se remirent à caresser leur maître. Tant de témoignages réitérés d'une affection si expansive et si sincère firent entrer dans l'âme de Bénédict une ineffable consolation.

Lorsqu'il partit pour la Gorge-aux-Loups, il était calme ; il